

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Rencontre

Jacques Bobet

---

Volume 6, Number 4 (34), July–August 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30279ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Bobet, J. (1964). Rencontre. *Liberté*, 6(4), 275–278.

JACQUES BOBET

## Rencontre

Les cunards et autres french-lines, on devrait garder ça avec les monstres disparus des époques antédiluviennes ! Comme lieux géométriques de la folie humaine, c'est quelque chose ! C'était pas nouveau pour l'Elu de Trimouskoles, cette idée-là, mais une fois encore, après avoir écouté, pendant son premier tour de pont matutinal, les PIONNIERS FRANÇAIS discuter entre eux de ce qu'ils allaient faire dès leur arrivée au Canada, leur terre d'adoption, de la facilité de l'existence en général et de l'accueil fait aux étrangers en particulier, et après dix minutes passées à encaisser tout ça en essayant d'avoir l'air aussi intelligent que possible, d'avoir pas l'air de tomber de la lune trop, trop, il était allé tout droit au Barman, pour lui demander sans en avoir l'air, si c'était bien au Canada que le cunard les emmenait, parce qu'à écouter les passagers, on aurait plutôt cru que le navire filait à toute vapeur vers les Iles Enchantées de la Polynésie, et que si c'était la vérité, lui, personnellement, — et sa femme et ses enfants en plus —, il s'en moquait un peu; il ne demandait même pas mieux en somme, et que pour les autres revenants de quelque marial pèlerinage à Rome ça pourrait même être assez drôle de les voir s'ébattre au milieu des vahinés; —

mais que si c'était vraiment au Canada qu'on allait, — et compte tenu des étoiles dans ce qu'on voyait de ciel tous les deux ou trois jours, et des icebergs qu'on croisait dans l'eau, ça en avait bien l'air —, si c'était au Canada, alors il valait peut-être mieux prévenir au plus sacrant toute cette bande d'agités, d'illuminés, d'illusionnistes, de court-circuités, avant qu'il ne soit trop tard, parce que dès le passage à la douane, dès qu'ils toucheraient de leur premier pied collectif le premier pouce de la réalité canadienne, ils allaient retomber de si haut

qu'on les ramasserait sur le quai comme des mouches,  
qu'on les ramasserait par paquets,  
par familles entières,  
par tribus,  
par délégations,  
par provinces,  
par chargements entiers,  
par paquebots entiers.

Non, — aurait répondu le Barman —, c'est très rare qu'ils dégringolent directement sur le quai. C'est incroyable ce que c'est dur à écoeurer totalement un immigrant . . .

. . . Non, le Barman ne connaissait, lui, qu'une exception : c'était celle de deux petits Languedociens qui avaient trente sept ou huit ans à eux deux, tout frais mariés, en voyage de noces même sans doute, et en même temps partis pour se transplanter au Canada. Frais, roses, — et même plus que roses : abricots —, pétris de bon air pyrénéen et atlantique, deux petites faces de porcelaine en forme de lunes rousses, au point que c'était une erreur de les avoir mariés, ces deux-là, attendu qu'ils pouvaient bien n'être cousins qu'au trente-sixième degré, ou même pas cousins du tout, ça n'avait aucune importance : les papiers officiels ne changeraient jamais rien au fait que ces deux-là étaient mille fois plus frère et soeur par le terroir qu'ils n'auraient jamais été par le sang —, y compris les petits verres d'eau de vie de la Garonne qui coulaient identiquement dans leurs veines et sous leur peau de pêche, beaux ! beaux ! beaux ! comme le petit couple de cinéma idéal pour jouer le Jeu de Robin et de Marion, et avec ça un accent, tous deux ! . . .

. . . un accent qui mettait le Français non plus au rang des langues humaines généralement connues, non plus même au rang des traditionnels gazouillis d'oiseaux, ou ramages de colombes, mais au rang de partition musicale par les anges quelque part, au moment de la création du Languedoc, et que les anges eux-mêmes ne pourraient plus jamais réinventer ! . . . En tout cas rien à voir avec l'Anglais ! au point, — avec un accent comme celui-là —, qu'on aurait pu leur dire tout de suite : laissez faire pour ce qui est des langues étrangères ! Même le jour où vous les parleriez couramment, les Anglais ne vous comprendraient pas plus que les Français ne vous comprennent en ce moment ! alors poursuivez entre vous ou avec les anges, et laissez tomber les Anglais.

Seulement sur les cunards, le menu c'est pas la langue des anges ! C'est en Anglais aussi atroce que peut être, — non seulement l'Anglais tel qu'on l'écrit dans les compagnies transatlantiques —, mais en plus tel qu'on le sert dans les restaurants, ce qui est d'ailleurs honnête parce que la ratatouille dans la langue employée annonce, exemplifie et en quelque sorte neutralise la ratatouille qui la traduit dans votre assiette; les petits pyrénéens, le premier matin, ils s'étaient amenés avec une certaine timidité de jeunes mariés, dérangés par la houle et l'inexpérience, (mais qui sait ! —, l'une peut-être corrigeant l'autre —) dignes par exemple et, décidés à ne rien se faire traduire ils avaient indiqué d'un doigt presque péremptoire la première ligne du menu, sans compter qu'elle ne leur était pas apparue tellement rébarbative ou barbaresque, se lisant à peu près comme suit :

F ilet of Codf ish

et ce qui avait atterri dans leur première assiette de premier petit déjeuner hors de leur pays, c'était exactement ce qu'ils avaient commandé, c'est à dire un froid filet de morue encore dégoulinant et déglutinant, une sorte de sperme dilué dans l'eau de Javel et blanc ! d'un blanc anémique, d'un blanc comme seraient blanches les grenouilles si elles n'étaient pas vertes, et là deux mondes s'étaient rencontrés,

d'un côté le F ilet of Codf ish,

et de l'autre, par l'intermédiaire et comme à travers le quartz de ces enfants,

vingt siècles de la Garonne, les vents frais de l'Atlantique, les souffles de la Méditerranée, le souffle des Pyrénées, les talus couverts de vignobles, les pentes couvertes d'arbres fruitiers, les éboulis de pierrailles grecques sous les pas des promeneurs, la lumière du soir sur les pierres roses et jaunes, et les Arabes, et le Ventre Saint-Gris de Henri IV et les Jeux Floraux et l'ail et le fromage, et le visage des hommes et des femmes !

vingt siècles de poudroïement languedocien, une concentration unique et foudroyante sur la tête de deux innocents, un survoltage qui aurait été comme la pointe, la fine pointe, la botte la plus avancée et la plus mortelle jamais poussée à la civilisation anglaise, et en tout cas la plus mortelle jamais reçue par une morue, — anglaise ou non ! —, et ces deux incorruptibles qui se regardent leur F ilet of Codf ish et la petite qui dit, pour eux deux : — "oh mais alors, véritablement ! . . . elle

n'est pas morte ! . . ." et là-dessus, honnête et conséquente, elle reprend les morues, elle fait trois ou quatre pas bien souples et à plat sur ses talons aquitains, et elle se l'expédie par le hublot de la salle à manger, assiette et tout ! la morue à la mer (— et la tête du marin la prochaine fois qu'il se la reprend celle-ci avec son assiette toujours collée au derrière ! —) et elle rejoint son petit double parfait à la porte, et ils disparaissent,

... et le Barman dit : — "dans leur cabine, vous m'entendez ! pendant toute la traversée : aller et retour ! Jamais mis le pied au Canada. Jamais plus rencontré un Anglais. Ayant vécu sans doute de fruits, d'amour et d'eau de vie jusqu'au moment où ils se retrouvèrent chez eux, plantés sur les bords de la Garonne, la morue chez elle, eux chez eux ; la morue ne parlant pas plus qu'avant ; eux non plus : jamais un mot sur les Anglais, mais en ayant acquis une connaissance intuitive totale, une révélation foudroyante, illuminante, béatifiante !

(Que même les descendre, le temps de désinfecter et de dératiser le navire, il aurait fallu employer la force ; disant que le DDT et la mort aux rats à côté de la morue anglaise, c'était une bénédiction, et comme le bon dieu en culotte de velours !)

*Jacques BOBET*